

en réponse aux propositions de la France concernant les affaires d'Amérique. Cette dépêche est adressée à M. d'Oubril, chargé d'affaires de Russie, à Paris :

St-Petersbourg, 27 oct./8 nov, Monsieur,

Je vous transmets ci-joint copie d'une dépêche de M. Drouyn de Lhuys, dont M. le duc de Montebello a été chargé de nous donner communication.

Elle concerne les affaires de l'Amérique du Nord, et a pour but de nous convier à une entente avec la France et l'Angleterre, afin de profiter de la lassitude actuelle des partis pour proposer, en commun, une suspension des hostilités.

En réponse à cette ouverture, j'ai rappelé à M. l'ambassadeur de France la sollicitude que notre auguste maître n'a pas cessé de vouer au conflit américain depuis le moment où il a éclaté, sollicitude motivée par les réalisations amicales existant entre les deux pays, et dont le cabinet impérial a donné des témoignages publics. Je l'ai assuré que rien ne reprendrait mieux à nos vœux que de pouvoir accélérer le terme d'une lutte que nous déplorons, et qu'à cet effet notre ministre à Washington a l'ordre de saisir toutes les occasions favorables pour recommander la modération et la conciliation, afin d'apaiser les passions en présence et d'amener les intérêts aux prises à une sage transaction. J'ai reconnu que ces conseils auraient certainement d'autant plus de valeur s'ils étaient présentés simultanément, et sous les mêmes formes amicales, par les grandes puissances qui s'intéressent à l'issue de ce conflit.

Mais j'ai ajouté qu'à notre avis, ce qu'il fallait éviter avant tout, c'était l'apparence d'une pression quelconque de nature à froisser le sentiment public aux Etats-Unis, et à exciter des susceptibilités très promptes à s'émouvoir à la seule idée d'une intervention étrangère. Or, d'après les informations que nous possédons jusqu'ici, nous sommes portés à croire qu'une démarche combinée entre la France, l'Angleterre et la Russie, quelque conciliante qu'elle fût et de quelques précautions qu'on l'entourât, si elle se présentait avec un caractère officiel et collectif, risquerait d'aboutir à un résultat opposé au but de pacification qui fait l'objet des vœux des trois cours.

Nous en avons conclu que si le gouvernement français persistait à juger opportune une démarche formelle et collective, et que le cabinet de Londres partageât cet avis, il nous serait impossible, à la distance où nous sommes, de préjuger l'acceptation ou non de cette démarche de nature à rencontrer. Mais si, dans ce cas, notre ministre n'y participait pas officiellement, son appui moral n'en est pas moins acquis d'avance à toute tentative de conciliation.

En le priant à ses collègues de France et d'Angleterre, sous la forme officielle qu'il croira la plus propre à écarter l'apparence d'une pression, M. de Stœckl ne fera que continuer l'attitude et le langage que, d'ordre de notre auguste maître, il n'a cessé d'observer depuis l'origine du différend américain.

C'est dans ce sens que je vous invite à vous expliquer vis-à-vis du ministre des affaires étrangères de France, en retour de la communication qu'il a bien voulu nous faire parvenir.

Recevez, etc. GORTSCHAKOFF.

Nous lisons dans la France : On avait répandu le bruit que le conseil de la Banque devait se réunir aujourd'hui et délibérer sur l'opportunité de l'élévation du taux de l'escompte.

Nous apprenons que le conseil de la Banque s'est, en effet, réuni, et qu'il s'est prononcé contre cette augmentation.

Nous lisons dans le Journal de Rouen : Deux nouvelles importantes, que nous transmettent, sous toutes réserves, il est vrai, nos correspondances parisiennes,

viennent corroborer les observations que nous présentions sur l'ensemble de la situation politique. D'après nos informations le Gouvernement impérial préparerait deux notes : l'une relative à l'Amérique, et l'autre relative à la Grèce. La première serait une dépêche aux Gouvernements d'Angleterre et de Russie, qui ferait suite aux propositions de médiation. Il serait fait allusion de nouveau aux dangers que crée la continuation de la guerre, à la nécessité d'y mettre fin, et la dépêche se terminerait en signalant les faits d'enrôlement qui se sont produits en Angleterre et en émettant l'opinion que le mouvement de l'opinion publique se trahirait en faveur de la séparation. Cette dépêche constituerait, dit-on, une divergence profonde avec l'appréciation du Gouvernement anglais.

La seconde note, ayant trait aux affaires de Grèce, rappellerait les termes de la convention de Londres, et exprimerait le désir que la plus entière liberté fût laissée au peuple hellénique. Cette observation serait à l'adresse des intrigues qui ont lieu en ce moment en faveur du prince Alfred.

D'après les bruits qui couraient hier à Paris, on s'attendait à voir cette note publiée dans le Moniteur d'aujourd'hui ou de demain.

Le prochain courrier d'Alexandrie doit nous apporter une grande nouvelle, celle de l'introduction des eaux de la Méditerranée dans le lac Timsah. De grands préparatifs ont été faits pour donner à cette solennité plus d'éclat qu'à la fête qui célèbre la crue du Nil. L'administration du canal maritime de Suez a fait élever sur les bords du lac une magnifique villa richement meublée, d'où le vice-roi, Saïd-Pacha, doit assister au spectacle imposant qui doit réaliser la jonction des deux mers. En effet, les grandes difficultés à surmonter dans ce travail, poursuivi avec tant de persévérance par M. F. de Lesseps existaient entre la Méditerranée et les lacs intérieurs ; mais les seuils une fois franchis, la pente du canal maritime sera facile à établir jusqu'à Suez.

Grèce.

Les lettres d'Athènes, du 15, reçues par la voie ordinaire, disent que la capitale est tranquille ; mais deux clubs se sont établis et prétendent dominer le Gouvernement. On craint que les élections ne soient orangées et que la convocation de l'Assemblée nationale ne soit retardée.

On écrit de Corfou à la France que le vaisseau à vapeur le Saint-Georges, de la marine royale britannique, était attendu dans ce port vers la fin du mois de novembre, et qu'on devait, à cet époque, offrir un grand banquet au prince Alfred, qui se trouve à bord.

Si ce projet est mis à exécution et si cette démonstration a lieu, elle produira un effet immense, non-seulement aux îles ioniennes, mais encore dans toute la Grèce.

Le vaisseau Castiglione est parti le 18 pour le Levant. Le vaisseau le Fleurus et la frégate la Magicienne continuent leurs préparatifs de départ.

Mexique.

Nous avons, par voie des Etats-Unis, quelques nouvelles de Vera-Cruz allant jusqu'au 17 octobre, postérieures, par conséquent, à celles de la Louisiane.

L'arrivée du corps expéditionnaire continuait de jour en jour. Parmi les derniers navires qui avaient jeté l'ancre à Sacrificos se trouvaient le Saint-Louis, qui a amené le général Bazaine avec 950 hommes du 95^e de ligne, et le Navarin, à bord duquel était M. le général Chastaigne avec 1.046 hommes du même régiment.

Un régiment de zouaves avait pris position à Cordova et un autre avait poussé plusieurs reconnaissances, dans lesquelles il n'avait pas rencontré d'opposition. Les Mexicains bornaient leurs efforts à tâcher d'inquiéter les communications.

Amérique.

On écrit de New-York, 10 novembre : Le résultat des élections dans l'Etat de New-York est entièrement favorable aux chances de paix et aux idées de médiation contenues dans la lettre si remarquable de M. Drouyn de Lhuys. En outre, il modifie la situation en ce sens qu'il arrive tout juste comme l'occasion d'une nouvelle mise en demeure à faire à l'Angleterre.

Dans sa proposition d'ajournement, lord John Russell parlait en effet de circonstances plus propices à une démarche collective des puissances que l'on pouvait prévoir et que l'on devait désirer. Ces circonstances ont devancé l'époque que lord Russell leur assignait peut-être dans sa pensée. Le voilà, comme on dit vulgairement, mais justement, au pied du mur.

On verra bien si l'égoïsme britannique trouvera encore un motif de temporisation, aujourd'hui que le dernier prétexte lui fait défaut. Quant à la Russie, elle fera ce que feront l'Angleterre et la France.

En résumé, le beau rôle, dans cette affaire, revient à la France ; il y a donc lieu de croire que, poursuivant la noble tâche qu'il s'est donnée, l'Empereur ne prendra conseil que des véritables intérêts du pays, d'accord avec les droits de l'humanité et qu'il fera seul, s'il le faut, ce qu'il a proposé d'autres de faire avec lui.

Y a-t-il lieu de s'effrayer de cette éventualité ? Nous croyons qu'il y a, au contraire, lieu de s'en féliciter ; car la France, au moment de la paix, sera seule aussi à recueillir les bénéfices de sa conduite intelligente et de son attitude nette.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Pesth, 19 novembre. L'empereur d'Autriche a accordé une amnistie générale à toutes les personnes condamnées par les tribunaux militaires en Hongrie, pour délits politiques. Cette mesure comprend les réfugiés qui sont déjà revenus dans le pays. Tous les procès politiques pendants sont suspendus.

Saint-Petersbourg, 20 novembre. Le Journal de Saint-Petersbourg publie la nomination du baron de Budberg, comme ambassadeur de Russie à Paris, et celle de M. d'Oubril, comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Berlin.

Le Times considère la nomination du baron Gros au poste d'ambassadeur de France à Londres comme une preuve que l'Empereur des Français desire rester dans de bons rapports d'amitié et d'alliance avec l'Angleterre.

Londres, 20 novembre, au soir. Les cotons ont baissé à Manchester, à cause de l'état de langueur des grands marchés des Indes et de la baisse qui a eu lieu à Liverpool où le succès des démocrates est regardé comme favorable à la paix.

Mutich, 19 novembre, soir. Le baron Sina vient d'adresser une lettre au ministre des affaires étrangères pour demander de la manière la plus formelle, en son nom et au nom du prince Ypsilanti, toute espèce de prétention au trône de Grèce.

Le nombre des fonctionnaires publics qui ont suivi le roi Othon est de plus de cent. Ils causent un certain embarras financier au gouvernement, qui se propose de prendre des mesures à cet égard.

Paris, 21 novembre. Dans les cercles bien informés, les nominations de M. le comte de Golts, comme ambassadeur de Prusse à Paris, de M. de Redern, comme envoyé à Saint-Petersbourg, et de M. de Reuss, comme envoyé à Bruxelles, sont considérées comme certaines.

Berlin, 21 novembre. La Gazette de la Croix publie la réponse faite par le roi aux Adresses qui lui ont

été envoyées de plusieurs districts de la Saxe.

Sa Majesté a dit entre autres : Je maintiendrai la réorganisation. J'ai été beaucoup méconnu et nos paroles ont été souvent mal interprétées. J'ai juré d'observer la Constitution qui m'a été transmise par mon frère et je la respecterai consciencieusement, dans le sens de mon programme de novembre 1858.

Il s'agit aussi, tout en gouvernant constitutionnellement, de travailler au bien du pays. Voilà ce que doit faire le monarque en Prusse. La représentation nationale doit le soutenir par sa coopération constitutionnelle et ne plus paralyser son gouvernement.

Turin, 21 novembre. A la Chambre des Députés d'hier, M. Buoncompagni a développé ses interpellations sur la politique intérieure et extérieure du cabinet.

Il croit que le ministère n'a pas l'autorité morale nécessaire pour gouverner le pays.

M. Mordini s'est plaint de l'arrestation subie à Naples par lui et par les députés Calvino et Fabrizi.

Il a vivement attaqué le cabinet sur la question constitutionnelle.

Turin, 21 novembre. A la Chambre des Dputés, plusieurs membres ont soulevé, à propos de l'élection d'un député dans un collège de la Sicile, la question préalable au sujet de la validité des élections faites pendant l'état de siège.

Après une courte discussion, la Chambre a résolu cette question dans le sens de la nullité de ces élections.

La route est à 71-50. Marseille, 21 novembre. Des nouvelles reçues de Constantinople, en date du 13, disent que la police a arrêté, dans les cafés, des Musulmans qui parlaient de la maladie du sultan.

Quelques excursions ont amélioré sa santé. Il refuse les soins des médecins : il a donné une fête intime, où il a fait à tous ses ministres de grandes largesses. Le grand-vizir a reçu 500.000 piastres.

En attendant la conclusion de l'emprunt, l'armée seule est payée. La crise commerciale monétaire recommence.

Sir Henry Bulwer restera une partie de l'hiver en Egypte. Son absence suspend les négociations. Lady Bulwer va rejoindre l'ambassadeur britannique.

L'Italie a obtenu de sieger aux conférences. Marseille, 21 novembre.

Des lettres d'Athènes, du 15, disent que les représentants des trois puissances protectrices ont reçu des télégrammes annonçant que leurs cours ont renouvelé l'engagement mutuel d'exclure du trône de Grèce les princes de leurs familles.

Le prince de Savoie est actuellement le seul candidat étranger. Vera-Cruz, 19 octobre.

Le général Forey est arrivé à Orizaba, et se préparait à occuper les défenses qui dominent la ville. Berlin, 20 novembre.

On écrit de Varsovie qu'on y prépare un grand procès politique, les accusés seraient au nombre de 60. C'est une commission spéciale et un tribunal exceptionnel qui les jugeront ; la procédure sera secrète.

L'autorité a adopté de nouvelles mesures de rigueur. Marseille, 20 novembre. Les lettres d'Athènes sont du 14. Les clubs qui se sont constitués dans cette ville veulent exercer une pression sur le gouvernement et font une vive opposition à ses projets. On attaque le choix de plusieurs candidats du pouvoir. Les menaces en faveur de la candidature du prince Alfred continuent, mais à Athènes la légation anglaise a blâmé la manifestation qu'on voulait faire dans ce sens et qui a avorté. Dans plusieurs villes, on a refusé de recevoir les préfets nommés par le gouvernement provisoire.

On appréhende des troubles sur quelques points.

Timsah (isthme de Suez) 18 nov. La grande tranchée du seuil d'El Guira, à laquelle ont travaillé pendant plusieurs mois 25.000 ouvriers, est ouverte. Le canal de Suez est percé sur une étendue de 75 kilomètres. Les eaux de la Méditerranée coulent dans le lac de Timsah.

CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

M. le préfet du Nord a adressé au maire de Roubaix la lettre suivante : Lille, le 8 novembre 1862.

Monsieur le maire, J'ai eu occasion de me rendre, il y a deux jours, à Roubaix et j'ai eu le regret de ne pas vous y rencontrer. Pendant le peu de temps que j'y ai passé, avant mon retour à Lille, j'ai été frappé, une fois de plus, de la circulation énorme des voitures et des piétons qui a lieu dans les rues et notamment de la foule qui les encombre au moment de la sortie des ouvriers des fabriques. Ce spectacle de remarque d'ailleurs si satisfaisante puisqu'il prouve toute l'activité, toute l'importance croissante du pays, a naturellement porté mon attention sur la disposition des voies publiques et sur tous les sérieux inconvénients qu'elles présentent. J'ai vu en effet, sans parler des anciennes pour lesquelles le remède actuel n'est plus possible, que toutes les rues nouvelles se construisent en général sur une largeur de 8 à 9 mètres et que plusieurs, déjà établies, sont même loin d'avoir cette dimension regrettable.

Je n'ai pas besoin de faire ressortir, monsieur le maire, l'insuffisance de ces étroites espaces qui ne laissent arriver aux populations ni assez d'air, ni assez de soleil ; occasionnent des retards préjudiciables dans une ville où le temps se compte si bien et des dangers réels à la rencontre des voitures. Par les accroissements nécessaires et rapides qui s'y forment, Roubaix est appelé, on le sait, à devenir une cité de premier ordre et, quand la ville sera entourée d'une ceinture de quais, cet accroissement, il faut s'y attendre, et la circulation sur tous les points seront bien plus considérables encore qu'ils ne l'ont été jusqu'ici. Si donc on continue à ouvrir des rues étroites, comme cela se passe aujourd'hui, la circulation éprouvera des entraves, des embarras, des retards préjudiciables à l'industrie et au commerce, et Roubaix, tout en étant, sur la plus grande partie de son étendue, une ville presque entièrement neuve, présentera, dès son début, l'aspect des vieux quartiers des cités anciennes, avec tous les inconvénients qui en découlent.

Vous connaissez, monsieur le maire, ce qui s'est passé pour l'aménagement des rues à ouvrir dans les nouveaux quartiers de Lille. Les artères principales auront 18 mètres de largeur, les autres rues 14, 12 et 10 mètres. J'ai insisté pour que la rue Impériale eût une ouverture de 22 mètres et chacun reconnaît aujourd'hui, avec satisfaction, que cette largeur n'est que suffisante et convenable. Il y aura en outre de grandes places et les nombreux boulevards qui doivent être établis et offrir de vastes voies d'écoulement auront 32 mètres de largeur. Or, et sauf la réduction proportionnelle qu'on peut y mettre, toutes ces facilités indispensables pour l'hygiène, la santé et l'agrément des habitants n'ont pas été prévues encore à Roubaix et les améliorations d'autres sortes et considérables, je le reconnais, si s'y réalisent, ne peuvent dispenser l'administration de porter un remède tardif et dérisoire à la fois et à l'ouverture des rues.

Je pense donc, monsieur le maire, qu'il est instant d'aviser aux moyens de modifier le passé et les tendances qui existent à cet égard et d'améliorer une situation dont la continuation amènerait plus tard des regrets stériles et des travaux de réclamation excessivement dispendieux.

Les propriétés ont assurément le droit de construire sur leur terrain et on ne peut guères les empêcher d'ouvrir, par suite, des voies comme ils l'entendent. D'un autre côté, si l'administration a le pouvoir de faire fermer les rues particulières par des portes ou par des grilles elle est le plus souvent et naturellement portée à s'abstenir de prendre de telles mesures pour ne pas enlever aux habitants de ces constructions nouvelles, surtout lorsqu'il s'agit de rues susceptibles de rendre de véritables services à la circulation publique. Mais l'autorité n'est pas pour cela désarmée et il faut reconnaître que si l'administration municipale agit, comme il est de sa prudence et de son devoir de le faire, les particuliers qui construisent comprendront qu'ils ont eux-mêmes un très grand intérêt à bien faire et à

fride vit paraître, à sa grande surprise, une jeune personne bien vêtue, portant un enfant sur le bras.

D'un air humble et timide, elle s'arrêta sur le seuil ; mais, voyant Elfride jeter sur elle un regard scrutateur, elle fut prise d'un violent tremblement ; ses joues devinrent pourpres ; on eût dit qu'elle réfléchissait seulement à sa démarche, et qu'elle ne la trouvait pas sans inconvénience ; elle paraissait prête à fonder en larmes.

« Qui êtes-vous et que desirez-vous ? » demanda Elfride.

Elle ne savait sur quel ton le prendre avec cette inconnue, qui ne laissait pas d'avoir quelque chose de noble et de digne qui commandait le respect, bien qu'à voir sa tête humblement baissée, on reconnût à l'évidence qu'elle appartenait à la basse classe.

« Je me nomme Edith Klinting, répondit la jeune fille d'une voix à peine intelligible.

« Edith Klinting ! ce nom ne m'est pas tout à fait inconnu. Ah ! je me rappelle maintenant ; la fille du musicien ! Depuis longtemps déjà vous ne parcourez plus les rues ; vous êtes mariée, à ce que je vois, et votre mari pourvoit sans doute aux besoins de votre vieux père.

« Une rougeur plus vive encore couvrit les joues d'Edith, et deux grosses larmes tombèrent sur l'enfant qu'elle pressait avec force sur son sein.

« Je ne suis pas mariée, balbutia-t-elle. Comment, pas mariée ! s'écria madame Dahl avec la fureur la plus écumante. Que venez-vous faire ici ? Fil vous devriez avoir honte de mettre le pied dans une honnête maison, si vous appartenez à cette classe de femmes. Que voulez-vous ? Qui cherchez-vous ici ?

« Monsieur Hermann ! » répondit-elle en sanglotant, car le ton dur et le regard perçant qu'Elfride avaient penétré dans son cœur comme un poignard, et, pour la première fois, elle sentait clairement sa honte. Elle était près de s'évanouir de douleur et de confusion, et elle se repentait amèrement, mais trop tard, de l'imprudence qu'elle avait commise en se présentant là avec son enfant, quelque désir qu'elle eût de rencontrer Hermann.

Quant à Elfride, un vil rayon de joie s'était fait jour à travers le chaos de ses pensées. Sentant le prix de chacune des paroles qu'elle pourrait arracher à cette jeune fille sans expérience, elle changea promptement de ton ; à l'arrogance blessante d'une femme fière d'une vertu qui n'a jamais été mise à l'épreuve, elle fit succéder l'air d'intérêt le plus flatteur. C'est ainsi que le serpent commence par fasciner et par endormir la victime qu'il veut tuer de son venin.

« Que cherchez-tu, pauvre enfant ? Tu demandes Hermann ? reprit-elle, les yeux étincelants d'une joie maligne.

« Oui, y est-il ? » répondit Edith à voix basse.

« Non, pas pour le moment, mais il ne tardera pas à rentrer. Assieds-toi un instant ; tu as l'air si ému et si inquiète ; sois sans crainte ; tu vias sans doute lui demander de l'argent ?

« Oh ! non, je ne viendrais certes pas pour cela ; il m'en apporte exactement lui-même. Mais mon pauvre père est gravement malade ; il désire et demande sans cesse monsieur Hermann, que nous n'avons pas vu depuis une couple de jours.

« Ainsi la pauvre creature sans confiance tombait dans le piège de l'artificieuse Elfride.

« Depuis une couple de jours ! en vérité, c'est affreux de se faire attendre si longtemps ! dit l'orgueilleuse femme avec un sourire moqueur. Il a donc l'habitude d'aller vous voir plus souvent ?

« Oui, presque tous les soirs. » Elfride en savait assez ; malgré la résistance d'Edith, elle lui arracha tout à coup l'enfant, et s'élança dans la pièce voisine, où Dahl était assis à son bureau.

Depuis longtemps déjà, elle ne prenait plus la peine de déguiser ses emportements sous le voile de la réserve imposée à son sexe. Tremblante de colère, elle s'écria donc d'une voix tonnante : « Tu es, je dois le dire, un fameux père, un père bien sensé, le modèle des pères ! Tu ne lais du matin au soir que gronder et quereller l'un de tes fils, dont le plus grand défaut — si toutefois c'en est un — est un peu de légèreté et de goût pour le plaisir ; tandis que tu choies et que tu caresses l'autre, un mauvais sujet qui dépense d'une manière honteuse l'argent que tu lui prodigues dans ton fol aveuglement. Tiens, regarde ! voici un fruit vivant de l'excellente éducation qu'on reçoit dans la maison tant vantée de ton beau-frère ! »

Et elle lui présentait l'enfant, qui criait à tue-tête, effrayé de ce traitement inusité.

« Morbleu, Elfride ! es-tu donc devenue folle ? demanda son mari, au comble de la surprise. Puis, rassemblant ses papiers, il se leva et recula de trois pas, car sa femme, irritée le serait de plus en plus, avec le fruit de l'éducation du beau-frère.

« Que te prend-il donc, chère amie ? poursuivit-il. Sois raisonnable, pour l'amour de Dieu. Quand même la chose serait telle que tu le dis, il n'y aurait pour-

tant pas de ma faute. Et, d'ailleurs, cette aventure n'a rien de miraculeux ; elle est, au contraire, la plus naturelle du monde, bien que, je l'avoue, je ne m'y fusse point attendu de la part d'Hermann.

Après cette réponse des plus imprévues, il se fit un court silence.

Elfride était hors d'elle, au point qu'elle eut peine à reprendre un peu de sang-froid. Enfin le lien qui enchaînait sa langue se rompit, et un si impétueux torrent de paroles s'échappa de ses lèvres tremblantes, que Dahl, les mains sur les oreilles, se réfugia tour à tour dans tous les coins de la pièce, poursuivi par sa femme qui ne cessait de lui présenter l'enfant et de lui rappeler avec instances qu'il était de son devoir paternel d'adresser à Hermann une verte reprimande.

Au milieu de cette scène à la fois triste et comique, la porte s'ouvrit tout à coup, et Hermann entra ; à l'instant même, il devina ce qui s'était passé.

« Le voilà, ce garçon sans honneur, ce vaivien ! s'écria Elfride. Allons, parle, Dahl ! tu es son père !

« De quoi s'agit-il donc ? demanda Hermann d'un ton calme, presque froid.

« Il s'agit de ce marmot, reptiqua Dahl avec humeur. Faut-il par hasard que je me salue de la maison pour fuir les cris de cet enfant ? et c'est pourtant ce qui finira par arriver, si tu ne fais disparaître de mes yeux, et au plus vite, les conséquences de ta faute.

« Bel exemple pour mon pur et honnête Louis ! s'écria Elfride d'une voix glapissante. Tu es vraiment un homme admirable, un charmant garçon ! Voilà où conduit la touchante, l'excellente méthode d'éducation de madame ta tante Caroline ! »

THÉÂTRE DE ROUBAIX.

Dimanche 23 novembre.

Première représentation de :

TRENTE ANS ou LA VIE D'UN JOUEUR, drame en 3 journées et 6 actes.

LES RESSOURCES DE JONATHAS, comédie vaudeville en 1 acte.

Les bureaux seront ouverts à 5 heures. — On commencera à 7 h. 1/4.

Lundi 24.

LA FILLE DES CHIFFONNIERS, drame en 5 actes et 8 tableaux.

DÉCORS NOUVEAUX.

2. L'AMOUR QU'EST QU'ÇA ? vaudeville en 1 acte.

Lever du rideau à 6 heures.

Prix des places :

Loges de première galerie, 3 fr. ; fauteuil de première galerie, 2 fr. 50 ; fauteuil d'orchestre, 2 fr. 50 ; première galerie, 2 fr. ; stalle de parquet, 2 fr. ; deuxième galerie, 1 fr. ; parquet, 1 fr. 25 ; parterre, 75 cent. ; amphithéâtre, 50 cent.

On peut se procurer des cachets à l'avance, de 9 heures à 4 heures, chez J. Rebonx, Grande-Rue, 56.

KERMESSES.

Dimanche 23 novembre.

Attiches.

DÉCALCOMANIE.

Tous les objets nécessaires à l'art de la DÉCALCOMANIE se trouvent chez J. REBONX, imprimeur-libraire, Grande-Rue, 56.